

Raymond Guidot



Chez lui, en 2014. FRANCOIS CHERY

Michèle Champenois

Historien du design

Chaque dimanche matin, Raymond Guidot téléphonait à Yvonne Brunhammer (1927-2021). Dans sa maison parisienne, l'ancienne conservatrice du Musée des arts décoratifs, disparue le 28 février, échangeait ses souvenirs avec l'ingénieur-artiste et historien du design. Il vient lui aussi de mourir, le 17 avril, à l'âge de 86 ans, à Ermont (Val-d'Oise).

Le lien durable entre ces deux personnalités bien différentes était né dans les années 1970, dans l'effervescence de l'ouverture du Centre de création industrielle (CCI) par François Mathey (1917-1993), le charismatique « patron » des Arts déco, rue de Rivoli. L'idée venait de François Barré, jeune énarque passionné de culture, dont le parcours le mènerait, plus tard, à la présidence du Centre Pompidou. A cette époque, le design n'était pas encore un département en pointe du marché de l'art contemporain. Aucun tabouret, aucune table, aucune lampe ne crevait le plafond des enchères en dizaines de milliers d'euros, ni en centaines... Le mobilier était accroché aux styles ; on n'avait pas encore inventé le stylisme, mieux adapté à notre temps. Ce qu'on allait appeler « design » était encore « l'esthétique industrielle », manière française de nommer l'alliance de l'art et de la technique.

Passionné par les machines

Tout allait changer avec l'arrivée de créateurs doués, en Italie, en Angleterre, en France. Ayant adopté, à la suite de la Scandinavie et des Etats-Unis, le mouvement moderne, ils étaient prêts à aller plus loin. Le « beau utile », l'arrivée de la couleur dans les ustensiles et les appareils ménagers, l'évolution des styles qui nourrissent aujourd'hui le goût du vintage, tout cela avait pour but d'améliorer les fonctions des objets, mais aussi de les commercialiser en misant sur leur aspect. On découvrait que « *la laideur se vend mal* », selon la formule de Raymond Loewy (1893-1986), un Français qui avait fait carrière aux Etats-Unis en dessinant des voitures, des trains, des paquets de cigarettes (Lucky Strike), des logos, des publicités.

Notre Raymond à nous, sorte de « Raymond la Science », au dire de ses amis, était ingénieur des Arts et Métiers. Gadzarts diplômé en 1958, il travaille, de 1961 à 1969, auprès de Roger Tallon (1929-2011), dans l'agence Technès. Le train Corail, le TGV Atlantique, un poste de télévision pour Teleavia sont restés les œuvres les plus connues de cette équipe. Dans le duo, « *Tallon dessinait et Raymond faisait en sorte que ça fonctionne* », résume un de ses admirateurs. Peu enclin à se mettre en avant, « *n'aimant ni les postes ni les postures* », comme le confie François Barré, Raymond Guidot est resté dans les coulisses de la notoriété.

Son travail parle pour lui. Travail d'équipe pour les expositions du CCI, comme « Qu'est-ce que le design ? » (1969), au Pavillon de Marsan, aux Tuileries, puis pour les grandes expositions du Centre Pompidou, « Paris-Berlin » (1978), « Paris-Moscou » (1979)... Travail de recherche et de réflexion aussi, pour ce curieux obstiné qui publie de nombreux textes, notamment dans la revue *Culture technique*, créée par Jocelyn de Noblet, et qui contribuera à l'exposition « Design, miroir du siècle » (1993) au Grand Palais.

Sa passion des machines s'exprimait encore par l'accumulation, dans sa maison du Val-d'Oise, d'une collection d'objets et de mécanismes, parmi des tableaux et des sculptures. Peintre et « sculpteur », il avait inventé un effet de relief avec des papiers découpés et un dispositif lumineux dont se souvient la galeriste Christiane Germain, qui l'avait exposé rue Guénégaud, à Paris (6^e).

Homme secret, Raymond Guidot savait pourtant faire avancer ses idées et transmettre son savoir. L'ingénieur-artiste était un « passeur », souligne l'un de ses proches. Parmi les livres, l'ouvrage de référence est *Histoire du design 1940-2000*, publié aux éditions Hazan en 1994 et réédité depuis. Iconographie, biographies... Des précurseurs aux novateurs, un outil indispensable pour aborder le mariage du goût et des techniques. De l'Amérique au Japon, des histoires parallèles finissent par se croiser, s'inspirer les unes les autres. Jusqu'à l'arrivée de l'ordinateur, qui autorise, selon Guidot, « *les courbes et les ondulations* ». On pense alors aux « formes molles » du designer italien Gaetano Pesce, à qui il avait consacré une exposition, et qui est resté son ami.